

Jean-Paul Damaggio

Nouvelle
La dégustation exagérée de compréhensions

"Les amis sont une nouvelle existence." Baltasar Gracián

I

Voici un sous-héros qui va perdre à la fin du récit les pouvoirs sous-naturels dont il est doté au début, et qui porte de ce fait le nom de Damien Jéperdu. Il écrit en compagnie de Son Ombre ce qui ne lui facilite pas la tâche puisque d'entrée, ce dernier fait remarquer qu'on ne dit pas au début ce qui ne mérite qu'une place à la fin.

Tout commence début septembre 96 lorsqu'il lit dans *Espaces Latinos* que Carlos Fuentes participera à un débat à Biarritz début octobre. Il demande vite le programme du Festival cinémas et cultures de l'Amérique Latine au Syndicat d'Initiative mais, tristesse, la rencontre se déroulera un jour de travail et son métier, instituteur, ne lui permet pas de "poser" des jours de congés. Il les prend quand on les lui donne et comme on lui en donne beaucoup il ne va pas en plus se plaindre. Cependant, il lui reste un espoir : une journée de grève fixée d'abord au 24 septembre va être reportée, pour des raisons unitaires : pourquoi pas le jeudi, vu que le vendredi et le lundi sont exclus pour éviter de donner l'impression d'allonger un week-end. Il ne reste que le mardi ou le jeudi.

Las ! la journée de grève est fixée au 30 septembre, un lundi ! En guise de consolation il vérifie le programme du 30 septembre et découvre, oh! merveille!, qu'il rencontrera mieux que le mexicain, à savoir le péruvien Alfredo Bryce Echenique, désigné ici par ses initiales faciles à retenir A.B.E. ou par son prénom, ce qui est plus humain. Damien Jéperdu en déduit que ses pouvoirs sous-naturels viennent une fois encore de prouver leur puissance. Ne riez pas ! (surtout si vous croyez au surnaturel !)

Son Ombre, qui a un pied dans le mouvement syndical (il adopte lui aussi le présent pour parler d'un passé évident) lui rétorque aussitôt que ses pouvoirs n'ont pas influé sur la date. Pour faire plaisir aux tièdes, le report fut accepté par les durs, dotés d'un plan de lutte grandiose, avec une date butoir : le dernier jour de septembre. En octobre une autre grève plus large (celle des fonctionnaires) étant programmée [un peu plus tard on

apprendra que les cheminots se joindront à l'action] toutes les conditions permettent d'espérer un nouveau bouquet final en décembre pour rappeler à Chirac-Juppé les événements de l'année précédente.

Damien se préfère sous-réaliste que stratège à la noix de coco et maintient que le hasard fait bien les choses. Bref, le 30 septembre au matin, malgré quelques excès poéticos-mal-dansés de la veille, il se lève comme d'habitude mais, cette fois, pour un grand voyage qui inaugure, après onze ans d'interruption, une nouvelle vie voyageuse. Pas celle du voyageur qui se place devant ou derrière le décor (ça finit toujours dans les décors des morts accidentelles) : il refuse de fuir préférant s'enfoncer dans le décor jusqu'à s'y fondre. Le temps suivant son cours, il roule déjà sur sa route favorite en direction de Montauban, et là il hésite : va-t-il suivre le bon conseil entendu la veille et qui le poussait à passer par Auch ? Bon sang, pourquoi faut-il qu'il n'écoute les bons conseils qu'avec retard : Damien part vers Toulouse. Il prétexte qu'en se laissant guider par l'autoroute, il peut se raconter les histoires les plus merveilleuses. Et de longer la chaîne des Pyrénées, pour en admirer la splendeur, mérite bien le détour surtout en cette journée ensoleillée ! (même si ce ne sont pas les Andes).

Son Ombre prétend qu'il ferait mieux de se moderniser en achetant un auto-radio : comment admettre qu'il puisse écouter des cassettes en vélo et pas en voiture ? Il devrait aussi se moderniser en récupérant une carte bancaire pour faciliter sa prétention à voyager. Il devrait aussi se moderniser en abandonnant Son Ombre qui ne voit la vie qu'en noir et blanc.

Après lui avoir servi un Armagnac, Damien lui raconte une de ses plus belles histoires d'amitié : celle pour un homme auquel il repense en arrivant à Tarbes et qui s'appelait Bruno. Il ne le côtoya pas beaucoup mais quelques regards et une coïncidence suffirent pour nouer une certaine fraternité. Parce qu'il n'est pas question de s'égarer (de toute façon la voiture roule) Damien ne mentionne qu'une anecdote. Pour lui faire fête, le jour de sa première arrivée chez eux, avec sa femme, ils mirent sur la table le contenu d'une belle boîte qu'ils ouvrirent. "Est-ce du pâté ou du foie gras ?" dit-il spontanément. La femme répondit sur un ton de bonheur : "du foie gras !". "Pas de chance qu'il ajoute, je préfère le pâté". Peu après il eut honte du naturel de sa réponse : la spontanéité joue des tours à tout le monde mais contrairement aux apparences ce fut un bon tour. Bruno rigola pour deux raisons : ça lui faisait plus de foie et cette sincérité lui faisait plaisir. Il était d'origine noble et communiste (rien que ça !) et si Damien n'avait pas été instituteur, il aurait aimé être derrière son bar à servir les clients. Si un jour, il raconte cette histoire (et il le faudra), il deviendra Damien Jépalabré.

Son Ombre lui demande (sans négliger d'achever son Armagnac) d'abandonner les faux prétextes permettant d'éviter l'essentiel de l'action : Biarritz.

Damien Jéperdu n'ayant pas l'habitude de se laisser commander tient d'abord à présenter Alfredo qui, plus que Biarritz, sert de motif au déplacement. En France cet auteur est si peu connu ! Pour Damien l'histoire commence (et ça repart !) un peu plus d'un an avant quand, suite à une fête, il se décide à lire des auteurs péruviens (pour ne pas remonter à Mathusalem, il ne dit pas pourquoi il fait confiance à la littérature qu'il sait éviter si nécessaire). Evitant Mario Vargas Llosa, de la liste du dictionnaire il ne lui reste que trois auteurs présents dans la bibliothèque de sa ville : Manuel Scorza, le poète César Vallejo et enfin A.B.E. avec *la vie exagérée de Martin Romaña*. Pour ne pas relire tout le Pérou, il se contente de ces trois auteurs et va évoquer seulement le dernier, le responsable de l'écriture de cette nouvelle. Aux premiers mots du roman, Jéperdu tombe amoureux d'Alfredo avec qui il partage tant de points communs malgré leurs différences d'âge, de culture, d'engagement et d'ambition. Le livre se présente sous la forme d'un journal et Damien en écrivait un, au même moment. Le livre manifeste une quête de la répétition, Damien appelle cela le rythme, ce qui le fait passer pour un nerveux. Les nerveux usent au moins de la cigarette qu'il ne connaît pas. Le livre démontre combien la défaite peut être élégante et cet humour phénoménal restera toujours le rêve de Damien (sur ce point il n'apporte rien). Le livre a du cœur et même-si-les livres de raison méritent de grandes places sur les rayons de bibliothèque, Damien préfère les livres où l'émotion guide la raison.

Par la suite, Damien eut peur d'être déçu par les autres livres de l'auteur mais ce fut le contraire. Les trois mini-romans qui constituent *Le petit verre de ses dames* accentuent le style du Péruvien aussi jamais Damien ne se lassera de relire : *Un crapaud dans le désert*. Les trois hommes qui écoutent l'histoire de Mahuco, écoutent l'histoire d'un homme doté de pouvoirs sous-réels : ceux que le hasard livre aux êtres capables d'à-propos. L'à-propos, qualité exclusivement orale, consiste à dire la phrase juste, avant de l'avoir réfléchi. Damien serrait les poings quand il découvrait trop tard avoir raté la formule magique qui pouvait éclairer la conversation (évitons les exemples).

Son Ombre veut rappeler à Damien qu'il n'a pas à raconter les histoires des autres surtout quand elles sont écrites et parlent de crapaud. Comme au même moment ils se garent dans un parking sous-terrain de Biarritz, le dialogue cesse pour tenter un repérage en fonction du plan, activité qui leur prend un bon bout de temps car ils sont sortis à pied par une porte différente de celle de l'entrée en voiture, et ne peuvent plus s'orienter. Après quelques questions autour d'eux, ils trouvent la direction du Palais

des Festivals et ils aboutissent enfin, au lieu généreux de leur quête si folle. Folle car entre nous, un aller-retour à Biarritz dans la journée c'est trois heures trente de route dans un sens et sans doute autant dans l'autre et tout ça pour deux heures de propos d'un écrivain, péruvien qui plus est ! Il est onze heures.

II

En entrant dans une salle splendide, Damien se précipite vers la librairie, feuillette les livres d'A.B.E. (ça tombe bien, il fait surtout des découvertes !) et en achète trois qui ne lui font pas dépasser le budget de 200F prévu. On lui confirme qu'à 14 heures (dans presque deux heures) l'auteur sera là et dédicacera même ses ouvrages. Il achète la version espagnole du *Petit verre de ses dames* (*Dos Señora conversan*), un livre en français *L'homme qui parlait d'Octavio de Cadix* où il retrouve un certain Pierre Lepape qu'il découvrit peu de temps auparavant grâce à une présentation de Manuel Vazquez Montalbán. Enfin un livre qui rassemble des articles journalistiques d'Alfredo. Tiens, lui aussi intervient dans la presse ! Là, Damien a un pincement au cœur quand il apprend sur la page de garde que son auteur amusant écrit dans l'ABC, journal marqué à droite depuis longtemps et surtout sous le franquisme. On verra bien, se dit-il, car de toute façon, ce livre il le lui faut. Puis il va à l'accueil demander le détail des festivités et on lui vend le programme du festival pour 50F. Il n'ira pas au théâtre voir la pièce bolivienne ni tant d'autres choses puisque demain il doit gagner l'argent qu'il dépense aujourd'hui. Qui plus est, un jour où il ne gagne rien !

Il rapporte ses acquisitions à la voiture qu'il n'a pas l'intention de laisser dans le parking payant, préférant occuper, sans prendre le ticket, une des nombreuses places libres d'horodateur (en principe c'est moins cher si on ne se fait pas prendre). Cette fois il se gare à côté de la poste, achète deux cartes postales qu'il remplit et glisse dans la boîte et le numéro d'*El País*, sa drogue hebdomadaire à cause du billet de Montalbán. Une nouvelle fois l'auteur barcelonais s'en prend à l'oubli et surtout à l'oubli des hommes politiques qui savent de plus en plus la démocratie. L'achat des cartes postales put lui éviter les photos pénibles d'une ville en quadrichromie grâce à deux dessins sportifs repris d'aquarelles : vive la pelote basque. Deux cartes à des amis dont il soigne le texte pour être concis et précis. Deux cartes qu'il aurait pu multiplier par deux mais l'heure passe et les minutes comptent. Il veut revoir l'océan et découvre, oh surprise, les surfeurs.

Son Ombre se réjouit de cette modernisation supplémentaire de l'abruti qu'il doit suivre, sans pour autant s'en plaindre vraiment car Damien serait

capable d'aller les tremper tous les deux dans la mer : il a toujours le maillot et la serviette dans la voiture.

Les surfeurs, Jéperdu ne les connaissait qu'à la télé et encore sur les écrans d'amis ou de parents. Oui, Damien a failli souvent acheter la télé mais plus souvent encore il a trouvé d'autres priorités. Celle de la drogue du lundi avec Montalbán dans *El País* qui lui coûte le prix de la redevance. Bref, à la télé on ne voit que l'homme qui glisse pour focaliser sur l'exploit et éviter toute perte de temps concernant les dessous de l'exploit, les dessous qui permettent justement à Damien d'être sous-réaliste. Un jour il racontera la naissance du sous-réalisme et il s'appellera alors Damien Jépensé (Son Ombre lui fera écho). Des hauteurs de la ville, le champ de vision permet de suivre, sur l'écran de la vie, toute l'activité et surtout l'effort à accomplir pour atteindre les secondes de bonheur. Ils se lèvent, domptent la vague et tombent avec elle. Damien ne se lasse pas d'en suivre un qui, au loin, fait des prouesses. L'œil ne peut que constater le côté très aléatoire de la vague et le surfeur doit la sentir pour vivre avec elle, la suivre. Voilà une technique pleine d'à-propos. La beauté c'est la chute, non pas la chute causée par une maladresse mais la chute inévitable causée par la fin de la vague. Ce sport est un éternel recommencement quand la plupart des autres sont une éternelle continuité. Damien Jéplongé se dit qu'à vivre ici le surf serait peut-être son A.B.E.

Même s'il sait qu'il se dispensera de manger pour profiter du peu de temps dont il dispose, il faut qu'il sorte de la fascination causée par l'océan retrouvé (des baigneurs prennent le soleil sur la plage où même se baignent) afin de repartir vers le festival Amérique latine (hier, il entendit un ami montalbanais présenter des projets culturels en rapport avec l'Amérique du Sud et il sait qu'il a dit "Amérique du Sud" pour refuser l'expression "Amérique latine" qui, à ses yeux, fait disparaître l'Amérique indienne). Pour accéder aux expositions, dans la rue il montre le programme du festival aux passants et demande où est *La Gare du Midi*. Tout le monde lui indique que ce n'est pas à Biarritz. Alors il revient au Palais des festivals où une jeune fille lui explique que Gare du Midi, c'est le nouveau nom du Palais. Bien, il va pouvoir découvrir les expositions ! Ne disons rien de celle qui concerne la société de production cinématographique Veracruz pour se consacrer à celle du photographe brésilien Carlos Freire. Un brésilien en fait d'origine portugaise par son père et sicilienne par sa mère. Un brésilien qui fait penser à Salgado, un autre grand photographe. Un brésilien qui a mis en première place une photo de Borges qui aussitôt rappelle à Damien la peinture qu'il a chez lui (encore un croisement sous-réel). Le photographe a écrit à côté (les présentations sont manuscrites et, ma foi, c'est pas plus mal) :

"Quand il venait à Paris les dernières années de sa vie Borges descendait à l'Hôtel Rue des Beaux-arts où est mort Oscar Wilde en 1901. C'est là que je l'ai photographié. On n'a pas l'impression à le regarder qu'il était aveugle. Il regarde l'extérieur à partir de l'intérieur. Avec ce regard on a l'impression de connaître le chemin pour la sortie du labyrinthe."

A côté une photo encore plus émouvante : Julio Cortazar avec Carole. Damien n'a jamais pu lire Julio Cortazar dont il possède depuis des années *Livre de Manuel* (prix Médicis étranger en 1974). Suite à cette rencontre par l'image, il va se replonger dans les écrits de l'Argentin en espérant s'y retrouver. Le photographe précise que Carole meurt à 36 ans et qu'ensuite l'écrivain se laisse mourir quelques mois plus tard. Ils sont dans leur appartement Faubourg Poissonnière et on a envie de les alerter : "attention vous allez mourir bientôt".

La photo suivante qui ne peut laisser Damien insensible est celle de Roberto Rossellini. Il ne l'avait jamais vu aussi vieux. Roberto expliqua au photographe (toujours d'après les petits papiers pédagogiques) comment en 1974 en route vers l'Argentine, les autorités brésiliennes, au cours d'une escale, l'empêchèrent de voir ses amis.

Il faudrait parler du portrait de Godard qui le laisse indifférent et de celui d'Amado qui lui arrache un sourire de tendresse. Mais l'heure d'Alfredo a sonné (Damien apprendra seulement dans la salle et après un quart d'heure d'attente que la rencontre a lieu à 14h30 et non à 14h). Il redescend, jette un coup d'œil à la revue de presse pas très nationale, constate que le calme règne et se dirige vers le jardin public où les dernières installations du village latino lui en rappellent, en mieux, un autre. Il faillit se laisser tenter par le modeste achat d'un sifflet de samba en bois (20F) mais sa tête vagabonde tellement, qu'il ne veut plus rien décider.

Son Ombre aime bien le Damien sans ange-gardien, c'est-à-dire quand il se sent devenir fier d'être rien, fier d'être absent, fier d'être transparent. Il passe dans les allées du village (qu'ils sont beaux les panama !) sans y passer, cherchant la mésaventure qu'il ne connaît jamais.

Cette fois l'heure de la conférence a sérieusement sonné et la salle s'est remplie de 300 personnes.

III

Ils sont trois à la tribune. Alfredo, son traducteur et l'animateur qui fait une brève présentation. A.B.E. après des études à Lima au Collège San Marcos, débarque à Paris en 1964 et travaille dans trois facs : Nanterre, Vincennes, Montpellier (facs célèbres). Il le connaît depuis 30 ans ce qui le rend heureux et là, le traducteur le coupe avec humour en précisant qu'à présent, il faut se méfier des amitiés vieillissent de 30 ans. La salle commence à rire et

ça ne va pas s'arrêter. Le ton est donné : exactement le ton d'A.B.E. avant même sa prise de parole. A partir de 1984, le Péruvien vit à Barcelone puis à Madrid. Du traducteur, Damien apprend qu'il travaille à la fac de Toulouse (maître de conférence) et qu'il traduit aussi Juan Marsé.

L'animateur engage le débat, qui doit porter sur la traduction, par la pire des questions (même cette nouvelle évite des travers aussi médiocres !). Il est allé dans le dictionnaire voir ce que signifie traduire et il en rapporte deux sens : faire passer, transposer. Que répondre ? Le traducteur parle alors d'une question sans solution ou d'une solution sans problème. La traduction se fait en marchant mais personne ne l'entend. Même si la salle aura peu la parole sur le thème, les interventions entendues fatiguent Damien. D'un côté on sent l'espoir d'une traduction à la lettre (la personne comprend mal qu'Alfredo se réjouissent de la transformation de *Dos señoras conversan* en *Le petit verre de ces dames*) et de l'autre l'esprit d'une traduction-création pleine et entière. Saint-Lu, disons son nom, répond avec fermeté qu'il n'est pas créateur car il ne part pas de rien. Prétendre au rôle du créateur permet à des traducteurs de faire n'importe quoi. Il faut à la fois, ne pas respecter à la lettre pour conserver l'esprit, et respecter l'esprit pour conserver le livre. Il aime la langue française et il en joue en la confrontant à l'espagnole. Point !

Son Ombre se sent devenir petit devant un récit qui devient pédagogique. S'il mettait de l'amour dans le propos, il dirait que s'affrontent toujours les tenants de la femme soumise aux tenants de la femme vampire. Ainsi on évite l'égalité qu'en terme de traduction on pourrait appeler l'équilibre et en terme artistique l'harmonie. Mais aussitôt les mêmes avanceraient leur contre-attaque : une femme ne peut être égale à l'homme vu sa différence où alors elle le devient totalement en tant qu'être humainE.

Parmi les autres questions "bateau" écoutez celle-ci : pourquoi n'écrivez-vous pas en français et ne dites pas que vous ne possédez pas assez notre langue on ne vous croira pas ? Avant la réponse d'A.B.E., le traducteur lui demande pourquoi on lui veut du mal. Alfredo répond brièvement qu'il faudrait un événement exceptionnel pour qu'il se lance dans cette aventure. Non, il écrit avec la langue du Pérou et il continuera. Il reconnaît que c'est un grand plaisir de travailler avec Saint-Lu et s'explique : "J'en arrive à écrire des phrases en me disant, "celle-là il ne pourra pas la traduire" mais chaque fois, il traduit ... Avec un traducteur chinois, je n'ai aucun rapport vu que je ne connais pas la langue mais avec le français, c'est différent."

Il expliquera de lui-même son rapport à cette langue. Même s'il ne vit pas au Pérou depuis 1964, il suit ce qui s'y passe et par exemple il a tenté d'introduire des mots nouveaux. Il a abandonné cette recherche car les mots modernes ne durent pas.

Devant Damien, un homme lève le doigt pour parler, et pour prouver son pouvoir sous-naturel, Damien dit à sa voisine qu'il ne connaît pas : "celui qui va parler, va évoquer en premier ses origines péruviennes et en deuxième sont métier de journaliste". Ça n'a pas raté ! Il posa enfin une bonne question : "quels rapports avec un jeune en vogue comme Jaime Bely" Et Alfredo dont chacun commence à connaître son mode de réponse précise qu'il a lu son œuvre, qu'il est un ami, qu'il a même étudié les mots nouveaux dans le premier roman mais ajoute : "c'est daté, ça ne va pas tenir". Coller à l'argot limien d'accord, mais faut assumer les suites ! En réalité il faut se fixer aux valeurs plus qu'aux mots, aux valeurs de fond plus qu'aux termes en vogue et que voit-on ? le retour de l'aristocratie, le *señorio* et partout on voit ça, même dans les bidonvilles. En guise de preuve, il donne une anecdote qui plie la salle en deux. Le Pérou a toujours un *señor* à faire valoir. Alfredo parle beaucoup de l'identité du Pérou.

L'envie de rire disparaît quand tout d'un coup - Damien ne sait d'où est venu le coup et Son Ombre ne peut l'aider - A.B.E. se met à parler de Lima. "Personne ne connaît cette ville". On croit qu'il veut encore provoquer mais il ne plaisante plus : "les gens connaissent un quartier de la ville et c'est déjà beaucoup mais la ville entière personne ne la connaît. Quand je suis parti elle avait moins d'un million d'habitants et elle arrive à dix. On ne sait plus rien, on ne voit plus rien. Tout est parti." Damien a envie de pleurer non sur la nostalgie d'un pays perdu mais sur l'impossible quête, dans de telles conditions, d'un pays trouvé. La marijuana est devenue monnaie courante. Damien aurait voulu se lever pour dire qu'il ne sert à rien d'écrire quand, par le ton d'une voix, on peut faire passer toute l'émotion du monde.

Son Ombre voudrait rectifier par cette précision : faut-il encore avoir un public à qui parler ! Sans attendre la fin du texte, il veut révéler que Damien écrit car il n'a personne à qui dire, de vive voix, la joie intense ressentie et l'attendrissement profond qui le saisit au fil de la rencontre. L'homme, devant lui, âgé de 57 ans, parle comme un enfant.

Mais quels rapports entretient-il avec son pays ? Là on a droit à une information de la première importance. Après 30 ans de vie européenne, il veut revenir à Lima. Pourquoi ? Plusieurs raisons : Madrid devient insupportable et il prétend que Vilalonga a de la chance d'avoir déjà pu partir pour Paris. Il prouve même que Madrid devient insupportable. Il avait écrit un texte peu flatteur pour la capitale dans le cadre d'un numéro spécial du *Nouvel Observateur* (texte que Damien va rechercher dans ses archives) et personne ne voulut le traduire en Espagne. Finalement le journal ABC s'en est chargé et Alfredo indique : "j'ai pensé qu'ils voulaient ainsi me faire expulser " (voilà Damien rassuré en matière de collaboration entre A.B.E. et ABC!). Après relecture du texte d'Alfredo, Jéperdu comprend la haine qu'il a dû susciter autour de lui dans la Capitale de l'Espagne : il en fait un enfer de violences, de saletés, d'inhumanité. Puis,

laissant Madrid, il prétend que peut-être les Péruviens sont comme les baleines, ils veulent revenir mourir là où ils sont nés. Il prétend que d'être un exilé volontaire ça finit par être dur. Et là il ajoute sa note d'humour parfait : s'il revient, il pourra éventuellement se faire chasser et devenir un exilé politique (être normal, quel doux rêve !).

Le journaliste péruvien de tout à l'heure (Damien se souvient de son nom : Julio Heredia) reprend la parole pour donner une réponse plus terre-à-terre : Alfredo est aimé au Pérou et il veut rencontrer cet amour populaire. Julio évoque une péripétie politique qui plus que tout révèle l'écrivain. Alfredo répond que d'une part il ne joue jamais la tragi-comédie de la distance. Il est parti et n'a pas de nostalgie. D'autre part, c'est vrai on a voulu lui donner un grand prix. Il a accepté et indique que Fujimori a fait de bonnes choses pour le Pérou. Puis voilà qu'on vote une loi d'amnistie qu'il ne peut supporter alors il refuse le prix. Les autorités prétendent alors n'avoir jamais imaginé donner un prix à ce personnage. "Pour les preuves, ils ne savent pas que je travaille avec six fax". Mais les ponts ne sont pas coupés entre lui et les autorités. "Peut-être ont-ils peur que je postule pour une candidature à la présidentielle !" dit-il avec finesse.

Son Ombre constate que Damien est pauvre en vocabulaire pour évoquer les tons de voix employés par Alfredo Bryce Echenique alors que tout le but de la nouvelle devrait faire entendre ce jeu savant qu'une auditrice regrette de ne pouvoir entendre en espagnol voire en péruvien. Ce à quoi Alfredo répondra par une longue phrase qui donne aussitôt à Damien l'envie d'écouter cette langue à perpétuité surtout que Julio indiquera aussitôt après qu'il s'agit du texte d'une valse péruvienne, celles dont Julio avait expliqué à Montauban qu'elles se dansent à petits pas vu le manque de place des pauvres qui en firent une danse fétiche. Ah ! les petits pas !

Un jour à Lima dans un restaurant, un conseiller du président se lève brusquement - et cette fois Alfredo croit qu'il va se faire jeter - or il se fait féliciter. A la fin, Alfredo place une parole : - Et tu as encore des pouvoirs au Pérou ? lui demande-t-il. Merveilleux sens de l'à-propos ! Comme si à cette formule d'un homme : "Madame, vous souriez de la tête aux pieds", la femme répondez : "Et vous, vous transpirez des pieds à tête." Seul Son Ombre peut saisir ce détour inutile or l'art supporte très mal l'inutile, donc passez à la suite.

Quant à l'amour des Péruviens, Alfredo connaît la musique : les Péruviens éprouvent toujours le besoin d'aimer quelqu'un, Vallejo, Vargas Llosa et comme Mario a besoin d'être remplacé dans le cœur des Péruviens, ça serait son tour. Il ne prend pas au sérieux cet amour et tant que ce sera ainsi pas de problèmes.

Puis, après avoir bien rigolé de toutes les anecdotes ayant trait au pouvoir, une polémique douloureuse se produit entre le traducteur et l'auteur. Chacun retient son souffle. A plusieurs reprises Saint-Lu est plein d'humour : "Alfredo, ça ne te gêne pas si je parle d'autres écrivains" et il parle du talent de Marsé et d'un autre peu connu auquel il ne comprend rien mais qu'il trouve beau, "Alfredo tu n'as pas publié notre correspondance concernant la traduction" et Alfredo précise qu'il n'a pas trouvé d'acheteur, Alfredo a une langue à lui et après la traduction il faut, en français, enlever beaucoup de "que", sans rien lui couper pour autant. Saint-Lu n'aime pas le point-virgule. Donc il est obligé de trahir et le meilleur respect est de reconnaître qu'il n'y a jamais de bonne traduction. Par exemple comment traduire "*amorcito*"? En une formule caca? Le français n'a pas de diminutif. Et la polémique? Saint-Lu prétend que le dernier roman auquel il travaille *No me esperen en abril* et que Damien possède depuis plusieurs mois, continue le premier livre, *Julius*, le livre qui au Pérou est considéré comme le livre phare.

Alors Alfredo dit que cette analyse "il la comprend mais qu'elle lui fait beaucoup de peine". Il va parler longuement de cette peine et Saint-Lu ne sait trop quel comportement adopter. Il est peiné parce que *Julius* a été écrit presque d'un jet alors que *No me esperen en abril* c'est vingt ans de travail, plusieurs départs recommencés. Il est peiné parce que *Julius* lui colle à la peau et qu'à chaque fois on le renvoie vers cette naissance alors qu'il a fait tout autre chose. Il met sa vie sur la table sans masque. *Julius*, il l'a écrit après avoir écouté Cortazar. Avant sa rencontre avec l'écrivain argentin, sa plume subissait une camisole de force c'est-à-dire tous les interdits qu'il se dictait pour bien rédiger, tous les codes qu'il voulait copier, toutes les références obsessionnelles (Pio Baroja par exemple). Après la rencontre, il écrivit à sa manière une nouvelle puis une autre qui deviendra *Julius*. Ce livre fut la réussite de la spontanéité qui joue des tours à tout le monde et ce fut là un bon tour pour un homme champion de toutes les défaites. Le problème c'est que la spontanéité ne revient jamais. Maintenant quand il se relit, il corrige pour remettre une "spontanéité" consciente. Il admire les personnes comme Alejo Carpentier qui se mettent à écrire en sachant du début à la fin ce qu'ils vont mettre dans le livre. Lui, il se laisse guider par le livre.

No me esperen en abril, c'est une somme, son livre le plus travaillé, le plus préparé. Et Damien est heureux de l'entendre parler de ce livre, le livre le plus heureux d'Alfredo, le livre qui fait de Manongo et de Tere, une histoire d'amour typiquement péruvienne et pourtant si typiquement intemporelle. Pas universelle car Manongo, à part le fait de ressembler à Damien, on peut se demander à qui il ressemble, Damien qui pour devenir le personnage du roman sera obligé d'écouter un jour le nord-américain Nat King Cole (1).

Avant A.B.E. écrivait avec une machine et maintenant avec un ordinateur qu'on lui a donné en pensant qu'il écrirait plus vite alors que ça le fait écrire plus doucement. Pour un colloque de l'université espagnole on lui fit inviter les spécialistes péruviens de différents domaines. Chez lui ils découvrirent qu'il avait tous les livres, sans exception tous, de TOUS les spécialistes alors qu'eux qui vivent au Pérou n'avaient lu que ceux concernant leur domaine d'activité. Lui Alfredo, il était le spécialiste des spécialistes. Damien est spécialisé dans la non-spécialisation. Ça revient au même. Damien note cependant qu'Alfredo se documente sur le Pérou mais qu'il avoue résumer l'Italie à Perugia qu'il connaît bien, pour ne pas se fatiguer à étudier une autre ville. Donc un choix par facilité plus que par amour de cette ville précise. Un peu décevant. Et un peu décevante aussi une formule employée contre Maradona. "Est-ce qu'une bonne traduction doit remplacer Maradona par Platini pour replacer un fait dans un code culturel ? Maradona il est plutôt maintenant dans le code criminel". Sauf qu'il y est, précise Son Ombre, parce que les faiseurs de gloire actuels jettent tout après usagen même s'ils produisent un Dieu !

Saint-Lu se défendra en disant que les propos de l'écrivain ne contredisent pas les siens mais qu'il insiste sur une autre facette du problème. Les deux romans sont bien des romans d'éducation par exemple ? Et Alfredo d'ajouter : "On dit toujours que je suis mal élevé et j'écris en effet des romans d'éducation!" (rires dans la salle)

La question sur Mario Vargas Llosa est restée pour la fin tout en ayant couru tout au long du débat. La personne qui l'a posée indique quelle sait combien sa demande est perfide. "Vargas Llosa est un ami, un bon ami depuis longtemps. A Paris déjà on se trouvait souvent et si je l'avais écouté je serais devenu pro-castriste. Oui, un ami de la famille, une famille qu'il a ruiné mais bon, on est peut-être un peu masochiste. Oui, oui, un ami sympathique et fidèle : il est fidèle en amitié. Et il vient souvent chez moi à Madrid. Il a une drôle d'image de moi. Par exemple il me croit toujours malade alors, quand il vient, je fais semblant d'être enrhumé et d'avoir de la sinusite.»

La salle n'en peut plus de rire et à la tribune ils se retiennent avec la main devant la bouche pour ne pas s'esclaffer. Damien se tape sur les cuisses. Alfredo continue. :

« Ce qui est drôle avec Vargas Llosa c'est qu'il m'imagine toujours sans toit. A Paris déjà, il appelait des amis plutôt que de me contacter directement pensant ne pas pouvoir me trouver. A Madrid, quand il rentre chez moi, il ne peut s'empêcher de me demander si je suis propriétaire, comment j'arrive à avoir une maison si ordonnée etc. C'est vrai il est dépourvu d'humour mais bon, j'aime bien sa bonhomie, sa *-sencillez*". Ce que je n'aime pas, ce sont ses relations privées. Un jour il fit une présentation à

Madrid et me téléphona en me disant qu'il n'aurait pas le temps de passer me voir et qu'en conséquence je sois à sa présentation. J'y suis allé, je me suis mis devant pour qu'il me voit mais j'ai dormi tout le temps. A la fin il m'a dit, Alfredo vient manger avec nous, et j'ai suivi. Sur les tables, mon nom n'avait pas été prévu, il a fallu pousser les couverts, les chaises. Dans l'assemblée, pas un écrivain, pas un artiste, que des banquiers, des propriétaires de journaux, les gens du pouvoir - et là Alfredo dit les gens du pouvoir sur un ton à faire rire la France entière et peut-être le monde entier -. Jamais je n'avais vu autant d'argent rassemblé autour d'une table. Je me suis embêté toute la soirée et j'ai été mal à l'aise. Je préfère le recevoir chez moi. »

Le Pérou venait de voyager sous les yeux de l'assistance, sans rien de technique pour soutenir le voyage : juste une voix, des témoignages, de la dignité et du courage. Personne ne pouvait sortir indemne de ce bonheur. Sauf les professeurs présents sans sentiments.

En sortant, après avoir salué l'ami journaliste péruvien rencontré à Montauban, où il lui indiqua d'une phrase que Vallejo avait su incorporer les langues indiennes à son écriture, Damien se précipita aux *Nouvelles Galeries* (premier établissement où travailla sa fille) et vérifia au rayon alimentation qu'il était dans une ville de riches. Les produits biologiques occupaient une large place si bien qu'il pensa trouver du jus de mangue mais il dut se contenter d'un *cockail* contenant ce jus avec celui du lulo (on découvre tous les jours). A son achat, il ajouta du Jambon de Bayonne et un flan à la noix de coco sans aimer la noix de coco : juste pour changer. Diriger un tel établissement serait une belle promotion pour le directeur des NG de Montauban mais il pensa bien vite que ses pouvoirs surnaturels seraient inefficaces en ce domaine (il venait de les perdre tous) et prit le chemin du retour en mangeant tout en conduisant pour gagner un peu de temps (même haut de gamme le jambon n'avait pas la qualité de celui produit par un paysan de ses amis).

En arrivant à l'aire de repos de Labenne il comprit qu'il avait raté l'autoroute de Pau, et qu'il filait vers Bordeaux. Troublé, il se rassura quand il vit une sortie et qu'au péage, après avoir expliqué son cas, le gardien compréhensif lui fit faire demi-tour sans lui demander un centime. Plus tard, à la sortie de Tarbes il prit cette fois la direction d'Auch et ne regretta pas ce choix (un moment il se demanda si une fois encore il n'avait pas raté la route mais il se souvenait du nom de la nationale : la N21 et à Escondaux il vérifia qu'il pouvait rouler tranquille).

Son Ombre lui fit remarquer que ce texte devenait pénible car dès le début on sait ce qui va arriver à la fin et à la fin on ne fait que redire ce qu'on sait depuis le début. Il proposa de reprendre en exergue une citation aimée par

Alfredo, une citation qui dit toute sa littérature. Et au fait, est-il plus triste de voir un ami pleurer qu'un amour s'envoler ?

Damien Jéperdu se fâcha un peu - tout en notant la bonne proposition d'exergue - car il n'a pas dit au début que passer par Auch lui permettait de sacrifier à certains rites : dire trois *milodius* à d'Artagnan, acheter un vieil Armagnac, boire une bière bien fraîche à Mauvezin, et repenser au même trajet vécu aux côtés de Bruno dans une Ami 8 des années 70.

Avec ce seul trajet Tarbes-Montauban par Auch, il pourrait écrire au moins dix nouvelles où il deviendrait Damien Jéprogressé.

Au total il arriva trop tard à son magasin auscitain et décida qu'il reportait son achat d'Armagnac au *Mammoth* de Montauban ouvert tard le soir. Il y arriva dans le même temps qu'en passant par Toulouse et pour une fois, à sa sortie de voiture, il eut envie d'embrasser et de serrer fort contre lui cette ville qu'il avait quittée, devenant montalbanien après avoir été montalbanais. Sans doute parce qu'il avait l'impression d'être parti depuis si longtemps. Sûrement parce qu'il savait maintenant qu'il pouvait à la fois comprendre et refuser les peines que la ville lui causait.

Son Ombre ne voulut pas laisser la nouvelle sans la conclusion suivante, la seule capable de sauver le texte : la route Montauban-Tarbes par Auch économise 50F d'essence et 30F d'autoroute.

En entrant chez lui, pour une fois il appuya sur la touche lecture de son CD doté d'un disque de salsa, plutôt que sur celle de son répondeur qui clignota en vain et il ouvrit les fichiers de son ordinateur sans ouvrir sa boîte à lettres. Tâches qu'il conservait pour demain puisque l'heure était à l'écriture de ses futurs souvenirs. Après avoir avalé un bouillon fait maison et bien réchauffé, avec Son Ombre pour complice, ils commencèrent par le début et s'interrompirent plusieurs fois pour une dégustation à peine exagérée de l'Armagnac. A la fin de son effort, Damien Jéperdu découvrit l'heure tardive. Cette compression du sommeil lui parut acceptable vu que le lendemain il ne travaillerait pas en présence des enfants, simplement une activité administrative qui le conduirait, le matin, à passer, onze ans après, la porte d'une école qu'il dirigea, et l'après-midi, à passer celle de l'école que sa mère quitta voici un peu plus d'un demi siècle. De l'émotion à revendre pour mieux oublier sa folle journée.

Avant d'appuyer sur la touche "enregistrer puis quitter" un souvenir vint tout d'un coup le torturer : hier il employa, en espagnol, de manière impropre le verbe "*comprender*" alors qu'il aurait dû dire "*entender*". Peut-être parce qu'en français il préfère les personnes qui se comprennent à

celles qui s'entendent ? Sur le CD il entendit les paroles d'une salsa : "*entre los enamorados lo que falta es comprension*". Lui qui n'avait pas encore trouvé de titre pensa que rien de mieux ne pouvait résumer sa journée que cette expression : une dégustation exagérée de compréhensions.

1 octobre 1996, 21h - 4h du matin, Bruniquel, Jean-Paul Damaggio

P.S. Par chance (le retour des pouvoirs sous-naturels ?) ses amis syndicalistes ne lisent pas de récits sous-réalistes si peu combattifs sinon ils se feraient un plaisir de faire observer à l'auteur stakhanoviste, qu'il brise les acquis sociaux. Par chance aussi, les patrons ne lisent pas des récits si peu réalistes sinon ils se déferaient de tous les acquis sociaux.

P.S du P.S. : Par malchance, personne ne lit des nouvelles aussi peu explosives d'où la compréhension dont bénéficient les patrons. Par malchance, il s'en trouve malgré tout pour les écrire.

P.S. du P.S. du P.S. : Ceux qui les écrivent usent de l'autobiographie mais n'abusons pas le lecteur : le présent ne sera jamais le temps passé à écrire mais celui de l'action produite auparavant.

1 - Dans *L'homme qui parlait d'Octavio de Cadix* Martin Romaña offre sans succès un disque de Nat King Cole (surtout à cause de la dernière chanson de la face A) à son premier amour : "je me souvenais que Teresa se moquait que je danse comme un pied [sur cette chanson] et que je marche sans cesse sur les siens."

P.S. En effet Bryce Echenique reviendra au Pérou y savourer sa notoriété acquise si loin de son pays. En l'an 2000, le 26 septembre, par exemple, le journal de Piura tracera son portrait au moment où il viendra dans cette ville pour une conférence à l'Université nationale (j'apprécie que ce ne soit pas à l'Université privée). Que l'article commence par citer «Un Mundo para Julius» n'a pas dû l'enthousiasmer mais la vie est ainsi..